

Elvire, Paule ou les destins croisés

Premier Tome

La Jeunesse d'Elvire

Michel MODOCK



Michel Modock

Elvire, Paule ou les Destins croisés,
tome 1

La Jeunesse d'Elvire

© Michel Modock, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6749-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Cet ouvrage est le premier tome d'une épopée familiale dont la toile de fond est le XXème siècle. L'entre deux guerre, cette époque connue sous le nom "d'années folles" en est le premier marqueur. Mais avant tout, ce livre reste un hommage rendu aux femmes libres, celles qui les premières devinrent les guides de nos actuelles féministes, on se souvient des suffragettes en Angleterre, mais, j'ose le dire, n'ont pas grand chose à voir avec celles qui hantent les plateaux de télévision, les réseaux sociaux et jusqu'au Palais Bourbon aujourd'hui.

Ces femmes ont été avant tout des battantes. Leur jeunesse était revendicative de liberté, d'art, de connaissance. Elles ont été mères, veuves ou séparées, résistantes pendant la guerre, la deuxième qu'elles retrouvaient après le grand massacre de 14-18 marqué par les deuils, les souffrances, les handicaps de toutes sortes et la misère comme un halo funeste venant tout enrober. Elles ont été d'un courage exemplaire en tant que mère cherchant des ressources pour nourrir leurs enfants dans ce conflit sanglant, cette terreur, organisée qu'était 39-45. Justes parmi les justes et ignorées comme telles pour avoir caché des Juifs et des résistant sans jamais en avoir revendiqué la moindre reconnaissance nationale. Malgré les risques, malgré les opportunités qui s'offraient à elles dont elles auraient pu profiter, jamais elles ne dérogerent à leurs principes moraux. Sans le soutien des hommes partis à la guerre ou prisonniers, elles tinrent leur rang comme la garde le tint à Waterloo.

Elles ont aimé dans leur jeunesse de cet amour tragique et passionné que l'on retrouve dans les pièces de Racine. Elles ont été à la mode dans la folie culturelle qui se manifestait dans ce Paris des années 20, envié du monde entier.

Cette épopée, cette saga dirait on maintenant, verra se dérouler le fil de ce siècle où nos mères, nos grand-mères et nos arrières grand mères vont régner humblement mais sûrement dans ces heures dramatiques ou joyeuses, au cours de cet espoir infatigable généré par des énergies exceptionnelles, ce foisonnement d'idées qui grouillaient dans la France entière il y a tout juste un siècle aujourd'hui.

Pour être modernes, elles n'en gardaient pas moins des liens immuables avec leurs passé, leur histoire, leur famille et leurs compatriotes. Grâce leur soit rendue.

La grande Guerre a entraîné différentes réactions, qu'elles soient sociétales : la place des femmes dans la société du XXème siècle qui détermine un véritable

changement de paradigme ; humaniste et politique avec la résurgence du pacifisme et la montée en puissance des parties de gauches, et à contrario le désir de faire payer à l'ennemi les souffrances endurées qui a nourri le sentiment nationaliste.

L'art, la musique, la danse, la peinture, la sculpture etc. ont éclos dans cet époque comme jamais auparavant et peut être comme jamais on ne le verra par la suite.

Mettre en relief cette période quelque peu oublié par l'inconscient collectif, m'a paru important pour commencer ce roman lequel je le rappelle, comportera d'autres tomes et d'autres épopées... car les deux femmes qui illustrent ce voyage dans le temps étaient mes grand mères.*⁽¹⁾

Michel Modock.

Note de l'auteur

Les personnages principaux ont véritablement existé, seuls certains acteurs subsidiaires sont fictifs.

À Virginie

Paris n'offrait qu'une juxtaposition de contrastes, point de haut ni de bas, aucune frontière invisible ne séparait les artères invisibles des passages crasseux et partout régnait la même animation et la même gaîté. Les musiciens ambulants jouaient dans les cours des faubourgs ; par les fenêtres on entendait chanter les midinettes à leur travail, toujours retentissait quelque part dans les airs, un éclat de rire ou un appel cordial.

Stephan Zweig

CHAPITRE I

Paris 1925.

Elvire marchait d'un pas allègre et ferme sur le pavé bourbeux de la rue des lilas. Elle empruntait régulièrement cet itinéraire qui offrait les avantages d'être moins encombré, plus rapide et si plein de pittoresque. Elle passait fatalement devant les abattoirs et croisait irrémédiablement les bouchers congestionnés et rougeauds qui en ce mois de février luttaienent contre le froid en se frappant vigoureusement les épaules du plat des mains, les bras croisés dans un rituel désormais immuable à ses yeux. Ils descendaient de quelques mètres le long du mince trottoir qui longeait l'enceinte des halles pour le traverser en vue du petit troquet dont les vitres à demi givrées laissaient entrevoir les lustres de cuivre jaunes immaculés de vieilles lampes ogivales.

Elle s'abandonnait aux pensées multiples qui l'assaillaient tant par curiosité que par passion d'une vie qui ne lui paraissait digne d'être vécue essentiellement parce qu'elle offrait ces multiples facettes, ce paradoxe qui exhibait ces hommes bestiaux et veules imprégnés du sang, du sang des bêtes égorgées, maculés dans leur propre sueur.

Inhibés qu'ils étaient par tous les pores de leurs peaux.

Brusques dans leurs gestes, grossiers au travers de leurs rires, s'essuyant de leurs doigts gourds sur leur tablier tapissé ça et là de sang séché, rotant à l'avenant puis se gaussant en regardant intensément de leurs yeux ronds et glauques la jeune fille rêveuse qu'elle était.

Et cet autre monde du boulevard Saint Honoré des calèches, des redingotes et gilets serrés des bourgeois Parisiens ainsi que les chapeaux à plumes des vieilles "victoriennes" rappelant par leur mise, le cercle des professeurs de l'internat à la discipline inflexible que dirigeait sa mère à Issy-les-Moulineaux.

Elvire frôlait volontairement les murs grisâtres de l'estaminet épiaant au passage au travers des rideaux des successives trois fenêtres, l'atmosphère ineffable qui voyait ces bougres astiquer de leur panse la rampe cuivrée du bar. Elle imaginait la suite comment goguenards, ils exigeraient leur "bhyr", leur "blanc sec", ou leur "quinquina". Certains s'adonneraient comme à un défi à eux même à ce faux ami qu'était l'absinthe et qu'elle était à jeun d'avoir goûté mais non d'en avoir constaté les ravages sur les visages émaciés et criards des clochards de la porte de Vanves.

Longtemps encore elle côtoyait les murs, son manteau blanc écru mode charleston en gardait les stigmates par l'usure unilatérale qu'il présentait de l'épaule droite jusqu'au coude.

Le froid lui faisait ramener son foulard rabattu en deux pans sur ses épaules finissant en triangle parfait sur sa gorge et relié soigneusement par une épingle en or à tête de rubis qu'elle tenait pour particulièrement précieuse.

Elle avait sa façon à elle d'abaisser son chapeau rond dont les bordures étrécies finissaient par rejoindre ses sourcils qui lui donnaient cet air étonné ou éperdu selon les moments ou les scènes dont elle se nourrissait.

Le ciel se moutonnait étrangement, presque aussitôt une pluie épaisse et froide se répandit d'abord lentement puis s'accéléra soudainement, une de ces pluies givrantes qui gèle les pieds. Son pas s'intensifia, le bruit qu'il produisait sur les pavés s'aiguissait sans cesse.

Ses chaussures rondes à boucles dorées et aux talons massifs et ovales se flétrissaient sous l'effet de l'eau.

Elvire n'en avait cure, elle aimait marcher sous la pluie, les yeux hagards à la recherche de je ne sais quoi. Son cœur était transporté de toute façon par le désir de rejoindre son atelier dans un des nombreux hangars qui servaient d'arrière-salle aux beaux arts de la capitale.

Y verrait-elle André ? Viendrait-il la rejoindre tandis qu'elle esquisserait une aquarelle ? Ou le retrouverait-elle au café sirotant une Suze et refaisant le monde avec Louis et Auguste ses deux fidèles amis. Elle le rencontrerait au “Certa”, à moins que ce ne soit au “Grillon” qui se situaient l'un et l'autre passage de l'Opéra, mais plus sûrement au “Cyrano” sur la place blanche à proximité de la rue Fontaine ou Breton avait élu domicile et qui accueillait les surréalistes et autres passants sensibles aux idées novatrices.

En plein dans ce Montmartre des boulevards interlopes où grouillaient la faune des filles et de leurs souteneurs * (2)

Animée d'une foi extatique, Elvire obliqua le pas sur la droite, cherchant un raccourci rapide vers la place de l'Opéra où elle ne doutait pas retrouver la silhouette recourbée si chère à son cœur, en appui sur une table de marbre. Pensif, André ne la remarquerait pas tout de suite comme recroquevillé, étayé par ses coudes croisés qui rendaient à son effigie une dimension titanesque à ses yeux....

La frénésie s'emparait d'elle à l'orée de la place de l'Opéra et à mesure que la pluie ralentissait son rythme, celui de son cœur s'accélérait jusqu'au paroxysme qui voyait ses pieds se refroidir soudainement imprégnés par un déluge d'eau qui ne l'avait pas une seconde détourné de ses pensées.

Enfin elle posa la main sur la poignée ogivale et froide de la porte du “Cyrano”, resta ainsi un moment comme posée, attentive aux murmures, aux